

Un bestiaire merveilleux

Claire Duvivier



1. Licorne

La brocante se dépose sur la rue comme la rosée du matin. Des voitures, des camionnettes apportent les premiers stands, parfois c'est une table hâtivement montée, parfois tout est à même le sol, sur un vieux plaid décoloré. Des thermos de café circulent, quelques paroles entre les vendeurs et les premiers chalands. Ceux de l'aube sont, pour certains, des professionnels qui savent que, même sur un vide-grenier de banlieue parisienne, on peut dénicher une rareté si tant est qu'on se lève assez tôt. Ils vont d'étal en étal, sans perdre de temps, puis la rareté – table basse Metaform au verre fendu ou lampe Nesso couverte de poussière – disparaît dans la voiture, la camionnette du chaland, et le vendeur soupire de soulagement, se tourne vers son épouse, « enfin débarrassés de cette vieille saloperie », et l'épouse hoche la tête mais reste songeuse, tout de même, c'était un cadeau de mariage. Un flottement suit le départ des pros ; manger occupe, une petite file se forme devant la boulangerie, on salue les voisins qui emmènent les petits à l'école, « passe à la brocante après, hein », la rue se peuple de nouveau. Les parents d'élèves se penchent sur les jouets, les peluches, les portants de vêtements : il ne faut pas traîner, les belles pièces vont partir rapidement, « qu'est-ce que vous avez en six ans, fille », mais ne paraissions pas trop empressé, personne ici n'est tout à fait un inconnu, il ne faudrait pas qu'on s'imagine qu'on n'a pas les moyens d'habiller les gosses. L'ambiance se réchauffe un peu, l'air aussi, d'autres thermos sortent des coffres, des sandwiches des glacières, et même les premières canettes de bière, « ça fait passer le temps plus vite », on partage avec les voisins d'emplacement, on papote, la rue s'est vidée, les gens sont rentrés manger. Ils reviennent en début d'après-midi, parfois avec les enfants, et la rue se remplit de nouveau de cris et de courses, de convoitise et de caprices. Jeux de société dépareillés, bandes dessinées, Barbie démodées trouvent de temps à autre preneurs. Moins dérangés, Betty Mahmoody, Paul-Loup Sulitzer

et Christiane F. regardent déambuler des chalands indifférents, « on a déjà tant de livres à la maison », et puis on a généralement les mêmes, fantômes d'anniversaires et de Noël's passés. L'après-midi avance avec lenteur, bien aidé par de nouvelles canettes, les conversations se prolongent, on ne vendra plus grand-chose, se dit-on d'un côté, on n'a rien à acheter de toute manière, se dit-on de l'autre, même à prix cassés on ne va pas s'encombrer. Mais le temps s'écoule agréablement et c'est déjà ça.

« Tiens, tu vends la console. »

Élodie affecte l'indifférence, les yeux baissés sur l'appareil posé sur le trottoir, niché dans ses câbles enroulés, un prix scotché sur le boîtier. Déborah hausse les épaules, remonte la fermeture éclair de son sweater.

« Bah, pas vraiment puisqu'elle est toujours là. Personne en veut. Trop vieille. »

22 Élodie garde son regard rivé sur la console. Elles en ont passé, des mercredis, des week-ends, des vacances, sur ces manettes, à faire monter de niveaux une tripotée de personnages dans une tripotée d'univers parallèles, royaumes en détresse, villes en ruines. Une quête secondaire par-ci, une quête secondaire par-là, parfois la quête principale. Des jeux auxquels on peut jouer en parlant d'autre chose, ou dans un silence recueilli, au gré de l'avancée du scénario et des fluctuations de leur amitié.

« Tu la veux ? finit par dire Déborah. C'est cadeau. Avec tous les jeux. »

Élodie secoue la tête, regarde son amie, sourit. C'est fini, tout ça. Il est temps de passer à autre chose. À un autre monde. Elles viennent de décrocher leur bac et la rentrée à venir sera différente de toutes celles qui ont précédé. Elles laissent derrière elle la cité scolaire Joliot-Curie, le quartier de leur enfance et même cette rue envahie par la brocante, avec à une extrémité l'immeuble où vit Élodie avec sa mère et son frère, et à l'autre le petit pavillon de plain-pied habité depuis vingt ans par les parents de Déborah. Lesquels arrivent justement pour prendre le relais

de leur fille, le père toujours frileux vêtu d'un pull trop chaud pour la saison, la mère sous un chapeau fantaisie tout nouveau mais plus tout neuf, qu'elle vient probablement d'acheter sur un stand. Comme d'habitude, elle salue Élodie avec chaleur, lui claque des bises sur les joues, tandis que le père reprend sa place derrière la table de camping, sourire débonnaire sur le visage, et pousse le couvercle de la glacière.

« Allez vous amuser, dit-il aux filles, magnanime.

— Et achète-toi une veste ! » souffle la mère en glissant un billet dans la main de Déborah.

Celle-ci le chiffonne aussitôt pour le fourrer dans sa poche, en soupirant ostensiblement. Oui, oui, la veste : chic pour les stages et les soirées parisiennes. Chic, pour la mère de Déborah, ça veut dire « cintrée ». Les deux amies examinent quelques portants, ont l'impression gênante de fouiller dans les dressings des voisins, de toute façon personne n'est chic dans le coin, sans déconner. Élodie plaque sur son torse un chemisier motif léopard, Déborah qui fait face à la vendeuse essaie de ne pas rire, elles saluent des copains du lycée qui passent, ne prolongent pas la discussion. C'est fini, tout ça. Retournent à leurs portants, leur autre monde.

23

« T'as besoin d'un truc de bonne qualité, dit soudain Élodie, qui va te durer longtemps et qui ira avec tout. Regarde. »

Sa main plonge entre deux horreurs, en extirpe un blazer gris anthracite à fines rayures. Déborah fait la tronche : rien qu'à le regarder, elle sent les rides se creuser sur son visage. On est très loin des doudounes Naf-Naf et des vestes en jean qui font l'ordinaire de leurs rares virées shopping, dans le centre commercial miteux de leur ville.

« C'est une excellente marque, juge bon d'intervenir la vendeuse, qui a dû la porter à tous ses entretiens d'embauche.

— Si tu le mets sur un jean, c'est stylé en fait », ajoute Élodie en continuant de fouiller l'assortiment.

Mais elle ne déniche rien de mieux à ses yeux, et Déborah, qui a enfilé la trouvaille, se trouve en effet passablement stylée, dans le miroir que lève à son intention la vendeuse. En plus, la veste est

cintrée : allez, adjugé vendu. Le billet froissé se retrouve dans la poche de la dame, les filles repartent à la découverte des stands voisins.

« Je vais être sapée comme une daronne à cause de toi, plaisante Déborah.

— Sapée comme une boss, corrige Élodie en regardant ailleurs. Habitue-toi. »

Un peu passif-agressif, non ? Un peu. Justifié, peut-être. Déborah encaisse, sert à rien de répondre. Tout le monde au lycée le sait – c'est Élodie qui devrait aller en école de commerce à Paris et Déborah en BTS secrétariat dans la ville d'à côté. Mais Élodie dit qu'elle n'a pas envie, et les parents de Déborah disent que c'est important de faire des études. En vrai, les filles n'en ont pas trop discuté. Elles auraient pu, en jouant à la console cet été, mais elles n'ont même pas terminé leur jeu vidéo. Les quêtes étaient trop répétitives, il faut croire qu'elles ont passé l'âge de ces conneries maintenant, imagine Déborah.